



LES LIENS COMPLEXES ENTRE MISSIONNAIRES ET MARCHANDS IBERIQUES : DEUX MODELES DE PRESENCE AU JAPON (1549-1639)

Hélène VU THANH (Ecole Normale Supérieure)

En 1583, le jésuite Alessandro Valignano, visiteur des Indes orientales, affirme : « [...] Les Portugais ne veulent pas aller là où nous voulons et [...] avec un seul Navire nous ne pouvons contenter tant de gens [de seigneurs japonais] ; il ne sert en rien à la chrétienté de s'établir dans les ports à ces conditions, sinon à nous causer beaucoup d'ennui [...]. »¹. Cet article vise à étudier les rapports complexes entre les missionnaires et les marchands ibériques au Japon entre 1549, date d'arrivée des premiers jésuites dans l'archipel nippon, et 1639, date à laquelle les marchands portugais sont expulsés définitivement du Japon. Les sources pour réaliser cette étude sont nombreuses, particulièrement en ce qui concerne les jésuites : les lettres et les rapports missionnaires permettent de mesurer les liens qui les unissent aux marchands, ainsi que les discussions sur la politique à mettre en œuvre pour financer la mission. Les sources produites par les ordres mendiants présentent quant à elles la particularité d'être dispersées, même si elles ont fait l'objet d'une publication partielle au début du XX^e siècle par Lorenzo Pérez dans la revue *Archivo Ibero-americano*. Les lettres de franciscains ou de dominicains, les diverses *Relations* donnent une vision nuancée de la position adoptée par les ordres mendiants face aux questions commerciales et de leurs liens avec les autorités espagnoles des Philippines.

Les marchands portugais sont les premiers à poser le pied en terres japonaises en 1542. C'est sur la foi de leur description du Japon et de ses habitants que le jésuite François Xavier se décide à partir pour le pays du Soleil levant en 1549. Si les Portugais se préoccupent avant tout de faire du commerce au Japon et ne songent nullement à coloniser le pays, les missionnaires s'installent dans le Kyushu qui devient une des bases les plus solides du christianisme au Japon. La mission jésuite se développe surtout à partir des années 1580 sous l'influence du visiteur des Indes orientales, Alessandro Valignano, chargé de superviser les missions en Orient. Jusque dans les années 1590, les jésuites liés à la Couronne portugaise détiennent le monopole de la mission japonaise. Mais, en 1593, les franciscains, en passant par les Philippines, s'installent au Japon avec l'appui des autorités espagnoles. Ces dernières se montrent intéressées par l'ouverture de relations commerciales et diplomatiques avec l'archipel nippon. Aussi, un des premiers objectifs de cet article est de s'interroger sur la nature des liens qui unissent les missionnaires et les marchands ibériques au Japon.

De manière plus générale, les liens entre marchands et missionnaires s'inscrivent dans le contexte de la mondialisation ibérique, ce qui a deux conséquences. Premièrement, sous l'action des Ibériques, les connexions à l'intérieur de l'Asie, mais aussi entre les mondes se trouvent amplifiées : l'alliance entre marchands et religieux accélère les phénomènes de circulation des hommes, des savoirs et des objets. Deuxièmement, la mondialisation est aussi une source de concurrence entre les Ibériques désireux d'accéder aux territoires asiatiques : le Japon apparaît alors comme un espace convoité aussi bien sur le plan commercial que sur le plan religieux. Loin de préserver une séparation nette entre les deux empires, l'Union des deux Couronnes (1580-1640) renforce au contraire la volonté des Espagnols de s'intégrer dans les

¹ Alessandro Valignano, *Les jésuites au Japon*, Paris, Desclée de Brouwer [DDB], 1990, p. 183.



réseaux extrême-orientaux notamment par l'entremise de la Nouvelle-Espagne². Il s'agit donc, dans la lignée des travaux de Serge Gruzinski ou de Sanjay Subrahmanyam, de rétablir les liens et les réseaux unissant les divers continents où sont présents les Ibériques à travers l'exemple des circulations marchandes et missionnaires³. Cette réflexion globale ne doit cependant pas occulter une vision plus nuancée, mettant au jour les différences mais aussi les continuités entre les actions des Portugais et celles des Espagnols au Japon : si les Ibériques se rejoignent dans leur volonté de conquérir les âmes japonaises tout en accédant à la soie chinoise ou à l'argent japonais, force est de constater que les méthodes mises en œuvre diffèrent. Un travail de comparaison entre la présence portugaise et la présence espagnole dans l'archipel nippon demande à être réalisé, les diverses historiographies ayant jusque-là « imperméabilisé » les frontières entre les deux empires alors même que le Japon est un objet de rivalités entre Ibériques. Il convient de décentrer le regard et d'envisager aussi notre étude en tenant compte du point de vue des Japonais qui profitent de leur position de contact entre les mondes et savent tirer parti de la compétition entre Européens pour accéder aux richesses asiatiques.

Les acteurs locaux ne sont donc pas systématiquement soumis aux puissances ibériques. Si les liens entre marchands et missionnaires suscitent des interrogations des ordres religieux, les réserves les plus fortes viennent des autorités japonaises. Les Ibériques ne se trouvent pas en position de force au Japon ; au contraire, ils doivent faire face à l'apparition d'un pouvoir centralisé et fort qui remet en cause les liens unissant les religieux et les marchands. Toyotomi Hideyoshi, puis Tokugawa Ieyasu refusent de se laisser imposer les règles de la mondialisation ibérique et veulent avant tout contrôler les liens que le Japon développe avec les autres mondes.

Le but de cet article est de poser un certain nombre de questions et de jalons d'études pour des recherches autour de la présence franciscaine et espagnole au Japon aux XVI^e et XVII^e siècles, recherches qui en sont à leurs prémises et qui sont amenées à se préciser dans les prochaines années. Trois éléments vont être ici interrogés : le Japon comme espace au cœur des rivalités ibériques ; la comparaison entre deux modèles de relations entre marchands et missionnaires ibériques au Japon ; et enfin, les remises en cause de l'alliance entre marchands et missionnaires au Japon au tournant du XVII^e siècle.

LE JAPON, UN ESPACE AU CŒUR DES RIVALITES RELIGIEUSES ET COMMERCIALES ENTRE IBERIQUES

La stratégie commerciale des Portugais au Japon et en Extrême-Orient : tirer parti des rivalités entre puissances locales

Les Portugais sont les premiers Européens à se rendre au Japon et ils ne tardent pas à établir des relations commerciales régulières, profitant des rivalités entre puissances extrême-orientales⁴. Le Japon connaît alors une situation politique instable : si le pays est officiellement gouverné par un empereur résidant à Kyoto, celui-ci ne possède qu'un pouvoir symbolique. Le pays est en réalité dirigé par un représentant de l'aristocratie militaire (le *shogun*). Or, depuis le XV^e siècle, le shogunat est en crise et ne parvient plus à imposer son autorité aux grandes

² Voir Sanjay Subrahmanyam, « Holding the World in Balance : The Connected Histories of the Iberian Overseas Empires, 1500-1640 », *The American Historical Review*, vol. 112, n°5, décembre 2007, p. 1359-1385.

³ Serge Gruzinski, « Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres "connected histories" », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 56^e année, N. 1, 2001, p. 85-117 et *Les quatre parties du monde*, Paris, Seuil, coll. Points, 2004.

⁴ « Lista dos annos, viagens, e capitães mores do trato de Jappão (1549-1639) » dans Biblioteca da Ajuda de Lisboa [noté ensuite BA], *Jesuítas na Ásia*, 49-IV-66, fol. 71 v°-72 : de 1555 à 1574, il y a un voyage par an au Japon. Mais d'après Sanjay Subrahmanyam, il y aurait deux voyages par an de 1555 à 1559, et trois voyages par an lors des cinq années suivantes, sauf en 1561. Voir Sanjay Subrahmanyam, *L'empire portugais d'Asie, 1500-1700*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1999, p. 135.



familles féodales qui se disputent le pouvoir. Au moment de l'arrivée des Portugais, la situation politique demeure confuse, le pays restant divisé entre plusieurs seigneurs locaux (*daimyô*). Ce n'est que dans les années 1560 que le processus d'unification du Japon démarre sous la houlette de trois chefs de guerre, Oda Nobunaga (1534-1582), Toyotomi Hideyoshi (1537-1598) et Tokugawa Ieyasu (1543-1616)⁵. Les marchands portugais savent tirer parti des conditions politiques locales et jouer des rivalités entre seigneurs pour développer leurs activités commerciales dans la région d'autant qu'ils apportent des armes à feu, précieuses en temps de guerre civile.

Les voyages effectués par les marchands portugais au Japon s'institutionnalisent rapidement en devenant partie intégrante du système commercial portugais en Asie grâce à la mise en place du *Nau do trato*, parfois appelé Grand navire d'Amacon (Macao), qui effectue la liaison entre la Chine et le Japon. Le développement des relations commerciales entre le Japon et les Portugais s'explique par la structure des échanges au sein de l'espace extrême-oriental⁶ : en raison de l'action des pirates japonais (*wakô*) dans les eaux de la mer de Chine, le pouvoir chinois interdit aux populations côtières chinoises de commercer avec le Japon. Les marchands portugais en profitent pour mettre en place un commerce fructueux entre la Chine et le Japon, ayant pour base Macao⁷. D'un côté, les Portugais sont des intermédiaires indispensables aux Japonais qui désirent avoir accès aux produits chinois, essentiellement la soie produite à l'intérieur de l'Empire du Milieu et achetée par les Portugais dans les foires qui se tiennent deux fois par an à Canton. De l'autre, les Portugais exportent du Japon de l'argent, revendu en Chine où les impôts sont payés avec ce métal. L'exploitation des mines d'argent dans l'archipel nippon est alors en plein essor, tandis que la Chine manque d'argent. On estime que, à la fin du XVI^e siècle, les Portugais ont exporté environ 20 000 kg d'argent du Japon⁸. Ils apportent également en Chine des épices acquises en Inde ou à Malacca et qui servent de monnaie d'échange contre de la soie. Les Portugais s'insèrent dans les réseaux commerciaux extrême-orientaux et participent à la mise en place d'un lucratif commerce d'Inde en Inde. Cela ne signifie pas que les Portugais délaissent complètement l'envoi de produits asiatiques en Europe : ils réexpédient vers l'Europe des produits japonais de luxe à l'image des paravents, de la laque ou des armures offertes par les *daimyô* au roi du Portugal : « [Le duc de Bungo] écrit au roi pour s'offrir d'être son serviteur et son ami : en signe d'amitié, il lui a envoyé une armure »⁹.

Les Portugais contribuent ainsi à la vogue des objets japonais auprès des élites européennes¹⁰. Plus largement, ils participent à la fois au développement d'une économie régionale entre territoires asiatiques et à l'essor d'une économie-monde, reliant Asie et Europe. Ce commerce très lucratif n'est pas sans susciter des convoitises, notamment de la part des Espagnols.

⁵ Sur l'histoire du Japon, on peut consulter Francine Hérail, *Histoire du Japon des origines à la fin de Meiji*, Paris, Publications orientalistes de France, 1986. Voir également Mary Elizabeth Berry, *Hideyoshi*, Cambridge/Londres, Harvard University press, 1982.

⁶ *Ibid.*, p. 131-139.

⁷ Les Portugais se sont installés en 1557 à Macao.

⁸ Sanjay Subrahmanyam, *op. cit.*, p. 131-139.

⁹ Lettre de François Xavier aux compagnons vivant en Europe, écrite de Cochin, le 29 janvier 1552 dans François Xavier, *Correspondance 1535-1552*, Paris, DDB, 2005, p. 376.

¹⁰ A ce sujet, voir Déjanirah Couto, François Lachaud (dir.), *Empires éloignés : L'Europe et le Japon, XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, EFEO, 2010.



La stratégie espagnole au Japon : entre l'imitation du modèle portugais et la définition d'un nouveau type de relations commerciales

Espagnols et Portugais sont en effet en concurrence dans les mers asiatiques, malgré le traité de Saragosse (1529) qui fixe la seconde ligne de partage dans le Pacifique au niveau du 133^e degré de longitude Est. Selon le traité, en échange de 350 000 ducats, Charles Quint renonce à ses prétentions sur les Moluques. Pour autant, cela ne signifie pas que les Espagnols laissent de côté tous les projets pouvant les conduire à s'installer en Asie ; les colons de Nouvelle-Espagne sont les premiers à exercer des pressions pour explorer l'océan Pacifique et trouver un point d'appui en Asie. En 1541, Charles Quint ordonne au vice-roi de Nouvelle-Espagne d'envoyer une expédition dans le Pacifique commandée par Ruy Lopez de Villalobos, mais celle-ci est un échec¹¹. Philippe II décide d'envoyer une autre flotte et il donne des ordres en ce sens en 1559 au vice-roi Luís de Velasco. Le 27 avril 1565, Legazpi s'installe à Luçon dans le but de faire du commerce avec la Chine et il fonde Manille en 1571¹².

A partir de ce moment-là, des relations commerciales se nouent entre les Philippines espagnoles et les puissances commerçantes de la région. Si les Portugais se rendent eux-mêmes au Japon pour commercer, les Espagnols sont contraints de se reposer sur la venue régulière de marchands japonais à Manille. Ces derniers apportent des produits qui intéressent les Espagnols, comme du cuivre, de la poudre ou des objets de luxe à l'instar des paravents ou de la laque. Ces échanges permettent à la colonie espagnole d'assurer sa subsistance, mais également d'approvisionner le galion de Manille pour son voyage de retour vers Acapulco. En échange, les Japonais viennent chercher à Manille la soie chinoise¹³. Legazpi a été ainsi le premier à suggérer que la colonie espagnole vive davantage du commerce de la soie que de celui des épices, dominé par les Portugais, dans la mesure où la soie chinoise peut être achetée grâce à l'argent des Amériques¹⁴. Les Espagnols cherchent à attirer les réseaux commerciaux de la soie vers Manille et à priver ainsi les Portugais d'un commerce lucratif. Le galion de Manille ne préserve donc pas une stricte séparation entre les empires ; au contraire, l'implantation à Manille a pour but de faciliter l'accès des Espagnols aux marchés asiatiques¹⁵. Manille se pose donc en concurrente de la Macao portugaise et, à l'image de cette dernière, elle joue un rôle de plaque-tournante mettant en relation l'Asie du Sud-Est, le Japon et la Chine¹⁶. Observant les échanges économiques en Extrême-Orient, il est probable que les Espagnols s'inspirent du modèle commercial portugais dans la zone en jouant les intermédiaires entre Chinois et Japonais. Cependant, d'après Pierre Chaunu, les volumes de commerce entre Manille et le Japon demeurent modestes en comparaison du trafic entre Macao, la Chine et l'archipel nippon¹⁷. Ceci peut contribuer à expliquer la recherche d'une autre stratégie commerciale par

¹¹ Voir Ching-Ho Chen, *The Chinese Community in the Sixteenth Century Philippines*, Tokyo, The Centre for East Asian Cultural Studies, 1968.

¹² Sur la présence espagnole aux Philippines, voir John Leddy Phelan, *The Hispanization of the Philippines, Spanish aims and Filipino Responses, 1565-1700*, Madison, The university of Wisconsin press, 1959 et William L. Schurz, *El galeón de Manila*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1992.

¹³ Maria Fernanda G. de los Arcos, « The Philippine Colonial Elite and the Evangelization of Japan », *Bulletin of Portuguese/Japanese Studies [BPJS]*, n°4, juin 2002, p. 68.

¹⁴ Pierre Chaunu, « Le galion de Manille », *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, 6^e année, n°4, 1951, p. 451.

¹⁵ Sanjay Subrahmanyam, « Holding the World in Balance... », art. cit., p. 1377.

¹⁶ Voir Pierre Chaunu, « Manille et Macao face à la conjoncture des XVI^e et XVII^e siècles », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 17^e année, N°3, 1962, p. 566-571.

¹⁷ *Ibid.*, p. 571. Cette analyse de Chaunu demande à être précisée par des recherches futures. Il est en effet difficile de mesurer précisément le volume des échanges entre les Philippines et le Japon. Chaunu se base sur les archives de Séville (AGI, *Contaduría* 1200 et 1202-1218) qui font état du commerce de métal entre les Philippines, le Japon et la Chine. Cependant, les navires japonais faisant commerce de denrées alimentaires ou d'objets n'ont pas l'air d'être pris en compte. Néanmoins, si l'on se base sur la liste des navires portugais ou espagnols venant au Japon, il apparaît que le trafic entre le Japon et Macao est plus intense que celui avec Manille. Voir Charles



les Espagnols qui cherchent à tirer profit de la position géographique du pays du Soleil levant et à l'intégrer, à une échelle plus vaste, dans le commerce transpacifique.

La position géographique du Japon amène le pays à jouer un rôle important dans les réseaux qui se créent entre Amérique espagnole et Asie. Si le voyage aller, de la Nouvelle-Espagne aux Philippines, est trouvé facilement en 1542, il n'en est pas de même pour la route retour car les navires doivent affronter les alizés dans la zone des basses latitudes. C'est finalement l'expédition de Legazpi en 1565 qui trouve la route retour : au sortir des Philippines, il faut mettre cap au nord, remonter vers Formose, longer les côtes japonaises avant de se laisser porter vers les côtes américaines. On longe ensuite les côtes californiennes avant d'atteindre Acapulco au terme d'un voyage de quatre à sept mois alors que le voyage aller ne dure que de huit à dix semaines¹⁸. Dans un premier temps, les Espagnols n'osent pas aborder sur les côtes japonaises, craignant d'être mal accueillis par la population. Mais les choses évoluent progressivement, d'autant que les autorités nippones sont désireuses de faire du commerce avec Manille. Le *daimyô* de Hirado est le premier à se montrer intéressé pour nouer des relations commerciales avec les Espagnols : lors de la visite de l'augustin Francisco Manrique à Hirado en 1584, le *daimyô* Matsuura Takanobu fait part de son désir de devenir le vassal de Philippe II¹⁹. Cependant, les rapports entre Manille et le Japon ne se normalisent pas avant le début du XVII^e siècle et l'arrivée au pouvoir de Ieyasu Tokugawa. Ce dernier envoie en 1599 une ambassade à Manille pour renouer les relations commerciales et, à partir de 1602, ces dernières deviennent régulières et sont estimées à 15 000 pesos par an²⁰. Désireux de développer le commerce, Ieyasu tourne également ses regards vers la Nouvelle-Espagne et souhaite nouer des relations directes avec l'Amérique sous l'influence de Rodrigo de Vivero.

Ce dernier, né à Mexico vers 1564, appartient à une famille puissante de Nouvelle-Espagne et, en 1608, il devient gouverneur intérimaire des îles Philippines²¹. Il quitte les Philippines le 25 juillet 1609, mais un naufrage l'oblige à accoster sur les côtes du Japon le 30 septembre. Il se transforme alors en ambassadeur et négocie un traité commercial avec Ieyasu avant de rentrer le 25 octobre 1610 en Nouvelle-Espagne²². Vivero propose de faire du Japon une escale sur la route retour du galion de Manille. En échange Ieyasu demande l'envoi de cinquante mineurs de Nouvelle-Espagne, afin d'exploiter les mines d'argent du Japon²³. Vivero propose alors le marché suivant : « Que l'on donne à ses mineurs la moitié des bénéfices tirés des mines dans lesquelles ils travaillent : l'autre moitié sera partagée entre le roi Don Philippe mon seigneur et son Altesse l'empereur [du Japon] »²⁴. Le déclenchement des persécutions contre le christianisme dès 1613 met fin à ces projets.

Ralph Boxer, *O grande navio de Amacau*, Macao, Fundação Oriente : Museu e Centro de Estudos Marítimos de Macau, 1989.

¹⁸ *Ibid.*, p. 452-453.

¹⁹ Juan Gil, *Hidalgos y samurai : España y Japón en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Editions Alianza, 1991, p. 34. Juan Gil souligne qu'il s'agit là d'une manœuvre diplomatique du *daimyô* qui souhaite garder son indépendance face à un pouvoir central japonais en construction. Les relations avec le *daimyô* de Hirado se maintiennent dans les années 1590 comme en témoigne la lettre de Pedro Bautista, écrite au roi de Manille le 23 juin 1590 dans *Archivo Ibero-Americano [AIA]*, année 2, n°10, juillet-août 1915, p. 399.

²⁰ Juan Gil, *op. cit.*, p. 105.

²¹ Voir sa lettre au vice-roi de Nouvelle-Espagne datée du 8 juillet 1608 dans *Archivo General de las Indias [AGI]*, *Filipinas*, 67-6-7.

²² Sur Rodrigo de Vivero, voir l'introduction de Juliette Monbeig dans Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, Traduction de Juliette Monbeig, Paris, SEVPEN, 1972. Voir également Serge Gruzinski, « Les élites de la monarchie catholique au carrefour des empires (fin XVI^e-début XVII^e siècles) », dans Francisco Bethencourt, Luis Felipe de Alencastro (dir.), *L'Empire portugais face aux autres empires, XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2006, p. 280-286.

²³ Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 64.

²⁴ « Que a estos mineros se les diese la mitad de las minas que labrasen y beneficiasen y de la otra mitad se hiziesen dos partes una para el rey Don Phelipe mi señor y otra para su alteza del emperador », *Ibid.*, p. 71.



Malgré cette issue tragique, les projets de liaison transpacifique directe entre le Japon et la Nouvelle-Espagne sont originaux dans la mesure où ils envisagent de nouer des connexions entre les mondes, sans passer par la métropole. Ils témoignent ainsi de la création d'une nouvelle centralité dans la monarchie espagnole, autour de Mexico, qui se montre plus à même de nouer des connexions avec l'Asie. Enfin, loin de laisser l'Asie aux Portugais, ces différents exemples soulignent l'importance que les Espagnols accordent à ce continent et leurs efforts pour y maintenir une présence. Par la voix de Vivero, soldat et administrateur au rayon d'action planétaire, l'Espagne propose, pour l'écoulement des marchandises orientales vers l'Europe, une voie concurrente à la route des Indes portugaises passant par l'océan Indien.

Ces fortes rivalités commerciales entre Ibériques au Japon redoublent les rivalités entre ordres missionnaires désireux de s'implanter dans l'archipel. En effet, les intérêts des marchands et des missionnaires au Japon se rejoignent : la présence des missionnaires est conditionnée par la venue des marchands dans l'archipel nippon, tandis que ces derniers peuvent compter sur les religieux pour négocier des traités commerciaux auprès du pouvoir japonais en leur qualité d'interprètes.

Des rivalités commerciales qui redoublent les rivalités religieuses entre Ibériques au Japon

En théorie, aucune concurrence religieuse entre Ibériques n'est possible au Japon. Les activités missionnaires sont strictement réglementées par le bref du pape Grégoire XIII en 1585 qui assure aux jésuites, liés à la Couronne portugaise, le monopole de l'évangélisation du Japon. Le Visiteur jésuite des Indes Orientales, Alessandro Valignano, justifie cette situation en soulignant que l'unité des religieux professant le christianisme est une force face à la diversité des sectes bouddhiques. Si d'autres missionnaires viennent au Japon, « il suffira aux Japonais de voir une différence dans les vêtements et la manière de faire pour leur faire croire à une distinction de sectes »²⁵. Il ajoute également que la multiplication du nombre de missionnaires au Japon est impossible pour deux raisons : d'une part, les Japonais ne disposent pas d'assez de ressources pour assurer l'entretien de tous les ordres religieux ; d'autre part, une trop forte présence missionnaire va alimenter les craintes du pouvoir japonais d'un soulèvement orchestré par les Ibériques avec l'aide des chrétiens²⁶.

Cependant, les différents traités n'empêchent pas les missionnaires espagnols de tourner leurs regards vers le Japon. Les ordres mendiants implantés aux Philippines tentent d'obtenir la révocation des décisions papales et jouent de l'intérêt commercial que représente le Japon aux yeux des autorités espagnoles pour obtenir l'appui de ces dernières²⁷ : le Conseil des Indes en 1607 n'hésite pas à demander une intervention du roi pour obtenir une levée du bref pontifical²⁸. Cette confusion des intérêts commerciaux et religieux se remarque à travers le choix de membres des ordres mendiants pour effectuer des missions diplomatiques entre les Philippines et le Japon. En 1592, le dominicain Juan Cobo est choisi par le gouverneur des Philippines pour mener des négociations diplomatiques avec Hideyoshi²⁹ ; il est chargé par la même occasion de faciliter le passage des ordres mendiants au Japon. Il en est de même pour le franciscain Luís Sotelo, qui est nommé ambassadeur par Ieyasu auprès du roi d'Espagne afin de

²⁵ Alessandro Valignano, *Les Jésuites au Japon*, Paris, DDB, 1990, p. 128.

²⁶ *Ibid.*, p. 131-132.

²⁷ A ce sujet, voir Pedro Lage Reis Correia, *A concepção de missão na Apologia de Valignano*, Lisbonne, Centro Científico e Cultural de Macau, 2008, p. 68-73.

²⁸ *AIA*, tome 21, n°LXIV, année 11, juillet-août 1924, p. 374.

²⁹ Voir la lettre du gouverneur des Philippines envoyée à Hideyoshi et datée du 11 juin 1592, citée dans Henri Bernard-Maitre, « Les débuts des relations diplomatiques entre le Japon et les Espagnols des îles Philippines (1571-1594) », *Monumenta Nipponica*, vol. 1, janvier 1938, p. 123. Juan Cobo ne revient pas aux Philippines à la suite de sa mission, car il périt lors d'un naufrage au moment du voyage retour vers Manille.



négoier la mise en place de relations commerciales directes entre le Japon, la Nouvelle-Espagne et l'Espagne³⁰.

Les missionnaires espagnols servent donc d'intermédiaires auprès des autorités pour faciliter les relations diplomatiques avec le Japon ; les franciscains se veulent avant tout les garants de relations cordiales entre le Japon et Manille, plus qu'ils ne se posent en véritables négociateurs de traités commerciaux. Mais, en acceptant de soutenir les efforts de Manille ou du Mexique dans la mise en place de relations commerciales avec le Japon, ils contribuent aux rivalités avec les Portugais, tant sur le plan économique que sur le plan religieux. Ceci souligne la proximité entre marchands et missionnaires au Japon, aussi bien du côté espagnol que du côté portugais : si les marchands ibériques facilitent les connexions entre les mondes par la redistribution des différents produits asiatiques, ils participent également à la diffusion du christianisme au Japon en facilitant les circulations missionnaires au sein de l'espace asiatique et entre Amérique et Asie. Mais les ordres mendiants et les jésuites possèdent deux conceptions différentes des relations entre activités spirituelles et activités marchandes au Japon. Si la présence missionnaire au Japon s'inscrit dans le même mouvement de mondialisation ibérique, force est de constater que deux modèles d'évangélisation s'affrontent dans l'archipel nippon.

DEUX MODELES D'ALLIANCE ENTRE MARCHANDS ET MISSIONNAIRES IBERIQUES

Une alliance facilitant ou freinant l'évangélisation du Japon ?

Les jésuites mettent au point une stratégie visant à tirer parti de leurs relations avec les marchands portugais pour faciliter l'évangélisation du Japon. Fins connaisseurs des enjeux locaux, ils demandent aux Portugais d'accoster dans certains ports pour favoriser un *daimyô* au détriment d'un autre. Ce faisant, les jésuites espèrent obtenir des concessions de la part des seigneurs pour ouvrir de nouvelles missions sur leurs terres. Cette tactique est utilisée dès la venue de François Xavier, qui profite des bonnes relations entre Ôtomo Yoshishige et les Portugais pour installer une mission au Bungo : « Ce duc de Bungo est un très grand ami des Portugais. [...] Ce duc de Bungo promet aux Portugais et à moi-même, lui ainsi que son frère le duc de Yamanguchi, de faire un très bon accueil au P. Cosme de Torres et à Jean Fernández et de les favoriser »³¹. Cette stratégie missionnaire, qui joue des rivalités entre les *daimyô* du Kyûshû en se servant des Portugais comme intermédiaires, perdure au cours du temps : les jésuites n'hésitent jamais dans leurs lettres à demander la venue des navires portugais dans un port plutôt que dans un autre ou à interdire la venue des marchands chez un seigneur défavorable au christianisme. Cosme de Torres, supérieur de la mission japonaise, demande ainsi en 1560 à Melchior Nuñez Barreto, vice-provincial de l'Inde, d'intervenir auprès du vice-roi pour empêcher la venue des Portugais à Hirado en raison de l'attitude défavorable des Matsuura à l'encontre de la religion chrétienne :

Ceux qui sont ici se réjouissent beaucoup de ce qu'une décision du vice-roi ait été entendue pour que les Portugais qui viennent dans cette partie du Japon n'aillent pas faire du commerce dans le port de Hirado, car il y a été fait là-bas – et il y est toujours fait – beaucoup d'ignominies

³⁰ Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 70. C'est finalement un autre franciscain, Alonso Muñoz, qui s'embarque pour la Nouvelle-Espagne.

³¹ Lettre de François Xavier aux compagnons vivant en Europe, écrite de Cochin le 29 janvier 1552, dans François Xavier, *op. cit.*, p. 375-376.



aux chrétiens qui y habitent, les faisant abandonner la Loi de Dieu, et s'ils refusent, ils sont bannis de cette terre.³²

Les Portugais acceptent de se conformer aux instructions des jésuites et contribuent, dès lors, à la progression du christianisme au Japon. Cette influence diminue cependant au cours du temps, avec l'instauration d'un pouvoir fort et centralisé au Japon. Les missionnaires ne peuvent plus alors jouer des rivalités entre les *daimyô* et ils sont contraints de négocier directement auprès du pouvoir central. L'influence des marchands portugais devient moins évidente, même s'ils peuvent toujours fournir un appui dans les négociations ou des présents à distribuer aux *daimyô*.

La position des ordres mendiants est plus nuancée. Si les franciscains acceptent de faciliter les relations entre Japonais et Espagnols, ils refusent de participer aux activités commerciales de ces derniers³³. Les fils de saint François font de ce rejet de toute implication dans des transactions matérielles un argument pour convaincre les autorités japonaises que leurs intentions sont uniquement religieuses : lors de l'ambassade de 1592, les franciscains refusent la soie qui leur est offerte par Hideyoshi. Accepter ce présent, prélude à l'ouverture des négociations diplomatiques et commerciales, est synonyme de renoncement à la spiritualité de l'ordre qui valorise la pauvreté³⁴. Cette attitude est d'ailleurs louée par Hideyoshi qui se montre particulièrement généreux à l'égard des frères. Cette défiance à l'égard des transactions commerciales va plus loin : les franciscains semblent considérer la présence des Espagnols comme une source de difficultés pour l'évangélisation du Japon. La proximité entre missionnaires et marchands risquent d'alimenter les craintes du pouvoir japonais, persuadé que les Ibériques ont pour intention d'envahir le Japon : cet argument est avancé lors du naufrage du navire *San Felipe*. Celui-ci quitte Manille pour Acapulco en juillet 1596 mais, à la suite d'un typhon, il s'échoue sur la côte de Tosa (Shikoku). Le commandant de l'expédition refuse de dérouter le navire vers Nagasaki, s'appuyant sur le témoignage du Frère Juan Pobre qui s'était rendu au Japon l'année précédente et qui l'assure que Hideyoshi est particulièrement bienveillant à l'égard des franciscains³⁵. Si les Espagnols reçoivent un bon accueil du *daimyô* local, les habitants des côtes pillent les marchandises échappées du navire échoué. Les Espagnols, soutenus par les franciscains, décident alors d'envoyer une délégation à Kyoto pour que Hideyoshi intervienne en leur faveur. A cette époque, Hideyoshi se trouve dans une situation financière délicate en raison des opérations militaires menées en Corée et des dépenses somptuaires pour son nouveau château de Fushimi. Hideyoshi hésite dans un premier temps à saisir le navire, craignant de mettre en péril les relations commerciales et diplomatiques entre le Japon et les Philippines. Mais les propos du pilote espagnol, Francisco de Olandia, le font changer d'avis, comme le rapporte un membre d'équipage du *San Felipe* :

³² Lettre de Cosme de Torres à Melchior Nuñez Barreto, écrite de Funai le 20 octobre 1560, dans Juan Ruiz-de-Medina, *Monumenta historica Japoniae II, Documentos del Japon, 1547-1557*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1990, p. 282 : « Muito folgaríamos os que qua estamos que se ouvese hua provisão do senhor Viso-rey pera que os portugueses que vem a estas partes de Japão não fossem a fazer fazenda ao porto de Firando, por se averem feitas nelle – e fazem – muitas ignominias aos christãos que lá morão, fazendo-os arenegar da ley de Deus, e se não querem, desterrão-nos da terra. ». Ruiz-de-Medina précise que cette pétition adressée au vice-roi des Indes n'a pas été retrouvée. Néanmoins, cette demande est révélatrice des stratégies que les missionnaires tentent de mettre en place au Japon, en cherchant à favoriser, par l'intermédiaire des Portugais, les *daimyô* donnant des autorisations pour prêcher le christianisme.

³³ Lettre de Pedro Bautista au gouverneur de Manille, écrite de Nagasaki, le 6 mars 1595, dans *AIA* 6, n°16-17, Année 3, Juillet-octobre 1916, p. 217.

³⁴ Voir « Informe sobre la utilidad de la ida de los Franciscanos al Japón, instruido de orden del gobernado de Filipinas, Don Luis Pérez Dasmariñas y a petición del P. Fr. Juan de Garrovillas, ministro provincial, año 1595 » dans *AIA* 9, n°25, Année 5, janvier-février 1918, p. 178 et suivantes.

³⁵ Charles Ralph Boxer, *The Christian Century in Japan 1549-1650*, Berkeley, University of California Press, 1951, p. 164.



On vint nous dire, par l'intermédiaire de l'interprète que nous avions, que des lettres envoyées de Miyako par le Taiko les informaient que nous étions des voleurs et des corsaires, que nous venions en reconnaissance pour ensuite nous emparer de cette terre, comme nous l'avions fait au Pérou, en Nouvelle-Espagne ou aux Philippines, envoyant d'abord les Frères de Saint François pour prêcher la loi Namban comme ils appellent notre religion.³⁶

Cette affirmation confirme les accusations de plusieurs conseillers de Hideyoshi qui voient dans les missionnaires une « cinquième colonne » prête à aider les Espagnols à s'emparer du Japon. Hideyoshi décide alors de confisquer le navire, mais il lance également une persécution contre les franciscains qui aboutit au grand martyr de Nagasaki en 1597 où 26 religieux et frères laïcs sont crucifiés. Les autorités japonaises justifient donc le déclenchement de la persécution par la proximité entre marchands espagnols et missionnaires franciscains et Hideyoshi analyse leurs liens sous un angle politique : les missionnaires sont clairement vus comme un appui pour les Espagnols dans leur entreprise de conquête de nouvelles terres. A l'inverse de ce que l'on a vu pour les Portugais, la proximité avec les marchands espagnols s'avère ici être un obstacle à la diffusion du christianisme par les ordres mendiants au Japon, la mission franciscaine n'étant pas relancée avant le début du XVII^e siècle. Certains Espagnols, tel Antonio de Morga, voient dans le déclenchement des persécutions des manœuvres conjuguées des Portugais et des jésuites, déterminés chacun à préserver leur monopole au Japon³⁷.

Le rôle des marchands dans l'évangélisation peut donc s'avérer à double tranchant, en fonction de la situation politique à laquelle sont confrontés les missionnaires. L'appui des marchands est décisif lorsque le Japon est encore morcelé entre plusieurs *daimyô*, mais leur présence devient plus encombrante après l'unification du pays par Hideyoshi. Cependant, la présence des marchands ibériques s'avère indispensable dans un autre domaine essentiel pour le maintien des missions au Japon, le financement de l'évangélisation de l'archipel, soulignant l'impossibilité pour les missionnaires de dissocier le commercial du religieux.

Des marchands essentiels pour le financement de la mission ?

La présence lusitanienne au Japon s'avère indispensable afin d'assurer la survie financière de la mission jésuite : les fils de saint Ignace sont en partie dépendants des subsides apportés par les Portugais. Ces derniers acceptent fréquemment de transporter gratuitement des biens nécessaires au bon fonctionnement de la mission, comme le suggère la liste des objets devant être apportés chaque année au Japon depuis Goa, parmi lesquels on trouve pêle-mêle des livres, des vêtements, du vinaigre, du vin ou des objets religieux (livres de dévotion, vêtements liturgiques)³⁸. Des tableaux européens sont également introduits au Japon à la fin du XVI^e siècle, contribuant à la vogue des objets étrangers parmi les élites japonaises³⁹. Les

³⁶ « Relacion del biaje del galeon San Phelipe de Su Magestad ; arribada que hiço al Japon y su pérdida y lo que más á succedio. Año 1596 » : « [...] nos ynbiaron a decir con él yntérprete que teníamos que, por cartas que tenian del Meaco del Taycoçama, le avisaran a que héramos ladrones cosarios, que beníamos a comar car la tierra para tomarla, como lo avíamos hecho en el Pirú y Nueva España y Philipinas, ynbiando primero a los Padres de San Francisco para que precaran la ley de Nambam que ansi llaman a la nuestra [...] » dans *AIA*, n°XLVI, année VIII, juillet-août 1921, p. 62.

³⁷ Lettre d'Antonio de Morga au roi, Manille, 30 juin 1597, citée dans Maria Fernanda G. de los Arcos, art. cit., p. 79.

³⁸ BA, *Jesuitas na Ásia*, 49-IV-66, fol. 19-19 v°.

³⁹ Jacques Proust, *L'Europe au prisme du Japon : XVI^e-XVII^e siècle, entre humanisme, Contre-Réforme et Lumières*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 126.



Portugais sont également chargés de transporter l'argent donné par la Couronne dans le cadre du *padroado*.

En effet, les charges de la mission sont lourdes, et ce malgré les dons du roi ou des *daimyô*⁴⁰. Comme le remarque Valignano, les *daimyô* convertis par les jésuites ne sont pas de grands seigneurs ce qui fait qu'ils ont des revenus modestes et ne peuvent aider les missionnaires que dans la mesure de leurs moyens⁴¹. Or, dans les années 1560, il faut entretenir une douzaine de jésuites européens, ainsi que trois ou quatre frères japonais, sans compter les *dôjuku*⁴². Fróis, le chroniqueur officiel de la mission jésuite, considère en 1566 que les dépenses totales de la Compagnie de Jésus au Japon atteignent 3000 *cruzados*⁴³. Pour faire face à ces dépenses, les jésuites ont obtenu, de la part de João III en 1554 un subside annuel de 500 *cruzados*, prélevés sur la douane de Malacca⁴⁴. Mais ces revenus parviennent de façon irrégulière au Japon et la douane de Malacca arrive de moins en moins à faire face à ses obligations⁴⁵. De même, le pape Grégoire XIII soutient les projets des jésuites et offre une rente de 4000 ducats par an pour entretenir les collèges et séminaires du Japon, somme que Valignano juge à peine suffisante pour subvenir aux besoins de la mission⁴⁶. Le manque de régularité dans les paiements des subsides s'explique par différents facteurs : les fonds peuvent être bloqués à un endroit en raison de l'absence d'un navire effectuant la liaison avec le Japon. L'argent est alors probablement affecté à d'autres entreprises ou disparaît sans que l'on puisse en suivre la trace. Les naufrages, ainsi que les attaques hollandaises, dès la fin du XVI^e siècle, contribuent également à la perte de financements pour la mission⁴⁷. Enfin, d'après l'évêque Cerqueira, lorsque l'argent parvient au Japon, les nombreuses taxes et le taux de change ont pour résultat d'amputer d'un tiers la somme reçue⁴⁸.

Par ailleurs, avec l'augmentation des effectifs de la mission et du nombre de chrétiens, les charges financières sont de plus en plus lourdes, comme le souligne le visiteur Valignano :

Finally, with the development of Christianity, the expenses increase, for it is necessary to build new houses and new churches. I am confused and amazed at the importance of the expenses and my only hope is that God will increase our resources as he did with the five loaves and two fishes.⁴⁹

⁴⁰ Ôtomo Yoshishige donne plusieurs terrains aux missionnaires pour construire des églises. Voir la lettre de Luís de Almeida à un jésuite, écrite de Funai le 20 novembre 1559 dans Juan Ruiz-de-Medina, *op. cit.*, p. 230.

⁴¹ Alessandro Valignano, *op. cit.*, p. 230-231.

⁴² D'après une lettre de Cosme de Torres au préposé général, écrite de Kochinotsu le 24 octobre 1566, les jésuites européens sont au nombre de quatorze. Voir Josef Franz Schütte, *Monumenta historica Japoniae I : Textus catalogorum japoniae aliaque de personis domibusque Societatis Iesu in Japonia, informationes et relationes 1549-1654*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1975, p. 71-77. Les *dôjuku* sont des Japonais au service de la mission, mais qui ne font pas officiellement partie de la Compagnie de Jésus.

⁴³ Léon Bourdon, *La Compagnie de Jésus et le Japon*, Paris/Lisbonne, Centre Calouste Gulbekian, 1993, p. 590-591.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 374.

⁴⁵ Voir l'*Apologia* de Valignano, BA, *Jesuitas na Ásia*, 49-IV-58, fol. 86 v^o. On dispose essentiellement de sources jésuites sur cette question du financement de la mission.

⁴⁶ Lettre du général Acquaviva au visiteur des Indes orientales, Alessandro Valignano, écrite de Rome le 4 février 1583, dans Archivum Romanum Societatis Iesu [ARSI], *Japsin* 3, fol. 5. Voir également la lettre de Valignano à Acquaviva écrite de Goa le 17 décembre 1585 dans Joseph Wicki, *Documenta Indica XIV (1585-1588)*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1979, p. 94-95.

⁴⁷ Helena Rodrigues, « Local Source of Funding for the Japanese Mission », *BPJS*, n^o7, décembre 2003, p. 119. Voir la lettre d'Alessandro Valignano au général Acquaviva, écrite de Cochon le 20 décembre 1586, dans Joseph Wicki, *Documenta Indica XIV (1585-1588)*, *op. cit.*, p. 430-431.

⁴⁸ Lettre de Luís Cerqueira, datée du 10 mars 1610, dans ARSI, *Japsin* 21-II, fol. 227-227 v^o.

⁴⁹ Alessandro Valignano, *op. cit.*, p. 226-227.



Les craintes du visiteur sont justifiées puisque la mission est en déficit au début du XVII^e siècle⁵⁰. Dès 1595, Valignano souligne que la mission a perdu 30 000 *cruzados* au cours des dernières années⁵¹. La difficile situation financière de la mission est due à plusieurs facteurs, comme le non-paiement des dons du pape à partir de 1597, ce qui occasionne une perte de 50 000 *cruzados*⁵². A cela s'ajoute la perte de plusieurs navires venant de Macao et apportant les subsides nécessaires à la survie de la mission. En 1602, Valignano se voit dans l'obligation de contracter un prêt de 4000 *cruzados* auprès des Portugais, à rembourser à l'arrivée du prochain navire. L'année suivante, le navire de Gonçalo Rodrigues de Sousa ayant été capturé, la mission jésuite affronte de sérieuses difficultés financières, au point que Tokugawa Ieyasu offre de l'argent aux missionnaires. Ces divers exemples soulignent combien la venue du navire de Macao est essentielle pour la survie financière de la mission jésuite au Japon, contrainte de se reposer sur les réseaux commerciaux portugais en Asie.

Les liens entre marchands et missionnaires semblent moins prononcés dans le cas des ordres mendiants, même si les marchands apportent plusieurs fois leur aide à la mission : ils assurent le transport des franciscains ou des dominicains au Japon et ils peuvent à l'occasion faire une donation : « [...] ils prirent des pièces de soie d'une valeur de quarante taels, qui avaient été données par les Espagnols de ce navire pour les pauvres de nos hôpitaux à Miyako. »⁵³. La mission franciscaine vit essentiellement d'aumônes faites par les chrétiens du Japon ou de donations par les *daimyô* ou le pouvoir⁵⁴. Hideyoshi leur donne ainsi des terrains à Miyako pour construire un couvent en 1594⁵⁵. Par ailleurs, les charges de la mission sont beaucoup moins lourdes que dans le cas de la mission jésuite, car le nombre de franciscains demeure réduit au Japon. L'absence de liens financiers entre missionnaires et marchands devient un argument des franciscains pour prouver que leurs objectifs sont uniquement religieux et non commerciaux⁵⁶. Ces derniers s'opposent ainsi aux jésuites, qu'ils accusent de se mêler d'affaires temporelles en participant au commerce de la soie entre Nagasaki et Macao⁵⁷. Plus fondamentalement, jésuites et franciscains s'opposent sur la place que la pauvreté doit occuper dans la stratégie d'évangélisation. Si la pauvreté est vécue comme une vertu évangélique par les franciscains conformément à la spiritualité de leur ordre, les jésuites font remarquer que la pauvreté est déconsidérée par les Japonais⁵⁸ : adopter de manière trop

⁵⁰ Michael Cooper, *Rodrigues the Interpreter, an Early Jesuit in Japan and China*, New York/Tôkyô, Weatherhill, 1974, p. 241.

⁵¹ Lettre d'Alessandro Valignano au général Acquaviva, datée du 13 novembre 1595 dans Joseph Wicki, *Documenta Indica XVII (1595-1597)*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1988, p. 275-276.

⁵² Voir le texte de la consulte de 1602 dans ARSI, *Japsin* 54, fol. 152-154 v°, 156-159 v°, 160-163 v°. La consulte est une réunion des principaux responsables jésuites afin de discuter des orientations pastorales de la mission. Voir également João Paulo Oliveira e Costa, « A crise financeira da missão jesuítica do Japão no início do século XVII », dans *A companhia de Jesus e a missão no oriente, Actas do Colóquio Internacional realizado de 21 a 23 de Abril de 1997*, Lisbonne, Brotéria, 2000, p. 235-246.

⁵³ Lettre de Pedro Bautista au provincial de Manille, écrite du Japon le 14 janvier 1597 : « [...] se tomaron unas piezas de seda que valian cuarenta taes, las quales avian dado los españoles de aquesta nao para los pobres destes ospitales nuestros de Meaco. » dans *AIA* 6, Année 3, n°16-17, Juillet-octobre 1916, p. 303.

⁵⁴ Témoignage de Fray Agustin Rodriguez, 1^{er} décembre 1595, dans *AIA*, tome XI, p. 246.

⁵⁵ Témoignage de Pablo Camello du 18 avril 1595 extrait de « Informaciones y relaciones del P. Juan de Garrovillas, ministro provincial » dans *AIA* 9, Année 5, n°25, janvier-février 1918, p. 193.

⁵⁶ Voir les critiques adressées aux jésuites par le frère Martim dans son traité, ARSI, *Japsin* 40, p. 45. Valignano y répond dans son *Apologia*, BA, *Jesuítas na Ásia*, 49-IV-58, fol. 89-89 v°. Le visiteur souligne que les sommes avancées par le franciscain (les jésuites recevraient 7000 ducats grâce au commerce de la soie) sont beaucoup trop élevées.

⁵⁷ Témoignage de Fr. Gerónimo de Jesús extrait de « Information faite sous l'instruction de Pedro Bautista sur la façon de procéder de l'évêque Pedro Martins, contre les franciscains du couvent de Nagasaki, 4 octobre 1596 » dans *AIA* 6, Année 3, num. 16-17, Juillet-octobre 1916, p. 256.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 255.



ostensible cette vertu contribue à faire du christianisme une religion qui n'est acceptée que par les pauvres et les classes inférieures de la société. Le débat sur les liens entre marchands et missionnaires n'est donc qu'une facette d'une opposition beaucoup plus large sur les méthodes de conversion à mettre en œuvre dans l'archipel nippon⁵⁹.

Les accusations des franciscains sur la participation des jésuites au commerce de la soie ne sont cependant pas nouvelles. Ces derniers servent d'intermédiaires entre les Portugais et les autorités japonaises pour faciliter le développement des relations commerciales entre Macao et le Japon. Ils en viennent progressivement eux-mêmes à devenir partie intégrante du système commercial mis en place par les Portugais en Extrême-Orient.

L'implication des jésuites dans le commerce entre la Chine et le Japon

L'implication des jésuites dans le commerce se fait de deux manières. Les jésuites agissent tout d'abord en tant que courtiers en or pour les *daimyô*. D'après Valignano, cette pratique aurait commencé à la demande des *daimyô* d'Ômura et d'Arima : ces derniers profitent des liens entre missionnaires et marchands pour envoyer en Chine de petites quantités d'argent qui sont échangées contre de l'or⁶⁰. Cette forte demande en or de la part des *daimyô* résulte des nombreuses guerres et du fait que Nobunaga et Hideyoshi collectent leurs taxes en or. Mais les jésuites sont aussi amenés à jouer un rôle direct dans le commerce entre le Japon et la Chine en investissant l'argent de la mission dans le trafic de la soie, dans le but de financer eux-mêmes l'évangélisation du Japon. Cette pratique remonte aux premiers temps de la mission : lors de son entrée dans la Compagnie de Jésus en 1556, le médecin Luís de Almeida lègue sa fortune (4000 ducats) à l'Ordre qui l'investit immédiatement dans le commerce de la soie afin de procurer des rémunérations annuelles à la mission japonaise⁶¹. Les choses ne prennent de l'ampleur qu'à partir de l'arrivée du visiteur Valignano à Macao en 1578. Celui-ci se préoccupe de fournir un revenu fixe à la mission japonaise en investissant dans le commerce de la soie. Le navire de Macao transporte chaque année 1600 piculs de soie : chaque marchand apporte une contribution au navire et reçoit une somme sur les ventes de soie à Nagasaki au *pro rata* de ce qu'il a investi. Le Sénat de Macao autorise ainsi les jésuites à investir 50 piculs de soie annuellement⁶². Les termes de l'accord sont très favorables aux missionnaires car il est prévu que, si toute la soie des Portugais n'est pas vendue, celle des jésuites sera toujours considérée comme étant entièrement vendue. Les religieux tirent de cette vente des profits importants et qui représentent, au début, le seul véritable revenu de la mission :

En effet, pour soutenir toute cette entreprise, nous ne disposons jusqu'à présent que du commerce du navire de Chine, sur lequel les Pères habituellement importent dix ou douze mille ducats de soie, en liaison avec les marchands des ports de Chine ; ils vendent tous ensemble. Les revenus que les Pères en retirent sont chaque année de cinq à six mille ducats.⁶³

⁵⁹ Sur les méthodes de conversion mises en œuvre au Japon, voir Hélène Vu Thanh, *Pastorale et missions au Japon pendant le siècle chrétien*, thèse de doctorat, non publiée, soutenue le 24 novembre 2012 à Paris IV-Sorbonne. Les franciscains mettent en valeur les différences entre leurs méthodes et celles des jésuites. Dans les faits, il existe aussi de nombreux points communs entre les deux.

⁶⁰ Charles Ralph Boxer, *op.cit.*, p. 111-112. Les *daimyô* d'Arima et d'Ômura sont chrétiens et comptent parmi les soutiens les plus actifs des jésuites.

⁶¹ Michael Cooper, *op. cit.*, p. 244.

⁶² Valignano détaille le fonctionnement de ce commerce dans le « Sumario de las cosas que pertencen a la provincial de la India oriental y al gobierno della », écrit pour le Général Mercurian en août 1580, dans Joseph Wicki, *Documenta Indica XIII (1583-1585)*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1975, p. 223.

⁶³ Alessandro Valignano, *op. cit.*, p. 227.



Et Valignano ajoute qu'il faut augmenter la participation jésuite dans ce commerce si l'on veut développer la mission au Japon.

Cette proximité entre activités marchandes et œuvres missionnaires n'est pas sans susciter des interrogations. Le malaise est perceptible au sein de la Compagnie de Jésus et les autorités compétentes hésitent sur la position à adopter face à la participation des jésuites du Japon dans des activités commerciales. Les autorités japonaises se montrent également de plus en plus méfiantes à l'égard des missionnaires, d'autant que la présence ibérique devient moins indispensable en raison de l'apparition de nouveaux acteurs européens.

UNE ALLIANCE ENTRE MARCHANDS ET MISSIONNAIRES REMISE EN QUESTION

Une alliance critiquée par les autorités jésuites : une remise en cause du commerce portugais au Japon ?

Les liens entre les marchands et les missionnaires suscitent des interrogations et des critiques de la part des autorités jésuites qui se montrent mal à l'aise face aux mélanges des genres. La Compagnie de Jésus apparaît divisée sur cette question.

Valignano est pourtant attentif à demander l'autorisation de ses supérieurs au sujet de la participation des jésuites dans le commerce entre la Chine et le Japon, car les religieux ne peuvent pas être impliqués dans des transactions commerciales. Le Général Acquaviva donne son approbation au projet en 1596, soulignant que la mission japonaise a besoin d'argent pour financer les collèges et les séminaires qui ont ouvert dans l'archipel⁶⁴ et le pape Grégoire XIII soutient également cette position⁶⁵. Pour autant, cela n'empêche pas certains membres de la mission japonaise de se montrer hostiles à cette pratique : c'est le cas du supérieur de la mission de 1570 à 1581, Francisco Cabral. Ce dernier condamne le commerce des jésuites du Japon au nom d'impératifs moraux et religieux, mais Valignano souligne que Cabral a été lui-même contraint de recourir à cette solution pour financer la mission⁶⁶. La question est ensuite débattue entre les missionnaires du Japon lors de la consulte tenue au Bungo en 1580 ; mais aucune autre solution de financement n'est trouvée⁶⁷.

L'autre point qui suscite la réserve des missionnaires du Japon est la nomination du jésuite João Rodrigues, dit l'Interprète, en tant qu'agent commercial personnel de Tokugawa Ieyasu en 1601⁶⁸. Rodrigues représente les intérêts du pouvoir et est chargé des négociations commerciales avec les marchands portugais, notamment concernant le prix d'achat de la soie. Cette promotion est vue au départ de manière positive par les jésuites qui espèrent affermir ainsi la position du christianisme au Japon en s'attirant les bonnes grâces de Ieyasu. Mais, comme le souligne le jésuite Diego de Mesquita, ce poste place les jésuites au cœur de rivalités et de rancœurs entre les marchands portugais et les autorités japonaises. Le jésuite se montre également réaliste sur les intentions de Ieyasu : « Ieyasu n'aime pas le christianisme, mais il sait que nous sommes utiles pour tout ce qui a trait au commerce »⁶⁹. Tous ces témoignages soulignent que ce sont les missionnaires qui œuvrent au Japon qui sont le plus hostiles à la participation des jésuites au commerce de la soie. Les autorités religieuses (Curie, papauté) se

⁶⁴ Lettre de Acquaviva à Valignano, écrite de Rome le 16 février 1596 dans ARSI, *Japsin* 3, fol. 17 v°.

⁶⁵ Michael Cooper, *op. cit.*, p. 244.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 273.

⁶⁷ « Consulta feita em Bungo pello Padre Alexandro Valignano Visitador de Yandia no mes doutubro do anno 1580, acerca das cousas de Japão » dans ARSI, *Japsin* 2, fol. 22 v°.

⁶⁸ Michael Cooper, *op. cit.*, p. 199.

⁶⁹ Mesquita, cité par Michael Cooper : « Ieyasu does not like Christianity, but he knows we are useful as regards trade », *Ibid.*, p. 200.



montrent beaucoup plus souples sur la question, voyant avant tout la survie financière de l'entreprise d'évangélisation du Japon. Si les jésuites présents sur place sont conscients qu'il n'existe pas vraiment de source de financement alternative, ils estiment se trouver en porte-à-faux en accordant autant d'importance aux questions commerciales au détriment de l'œuvre religieuse. Surtout, les missionnaires savent que leur participation au commerce est source d'ennui et que, loin de sécuriser l'avenir de la chrétienté au Japon, la bonne volonté du pouvoir ne tient qu'à leur capacité à attirer les marchands portugais à Nagasaki. Le moindre faux pas en la matière peut se révéler dramatique pour l'avenir de la mission du Japon et la position des jésuites n'est pas beaucoup plus assurée que celle des franciscains.

Les craintes des missionnaires ne sont pas sans fondement au tournant du XVII^e siècle. Le monopole des Portugais sur le commerce de la soie commence à vaciller au moment où la concurrence des Hollandais se fait plus forte en Extrême-Orient. La présence des marchands portugais devient moins indispensable et le pouvoir japonais estime n'être plus obligé de composer avec les missionnaires chrétiens. Face à cette nouvelle donne locale et internationale, les Ibériques sont incapables de s'allier pour faire face à la montée des concurrences et préserver leurs positions au Japon.

Remises en cause de la puissance ibérique en Extrême-Orient : l'incapacité de la Monarchie catholique à faire face à de nouvelles concurrences

La révolte des Provinces Unies du Nord contre l'Espagne qui commence en 1568 a des conséquences sur le plan commercial. Ne pouvant plus accéder aux richesses asiatiques en raison de l'embargo décidé par la Couronne d'Espagne, les Hollandais décident d'effectuer eux-mêmes le voyage en Asie pour se fournir en épices ou en soie dès 1594. En 1602, les différentes compagnies sont unifiées et prennent le nom de VOC (*Vereenigde Oostindische Compagnie* ou Compagnie unie pour le commerce des Indes Orientales)⁷⁰. Les premiers contacts avec le Japon remontent à 1600 : le navire le *Liefde*, avec son pilote anglais Will Adams, s'échoue sur les côtes du Bungo. Les relations officielles ne débutent cependant que quelques années plus tard : en 1607, le commandant de la flotte, l'amiral Verhoeven, reçoit l'instruction d'envoyer au moins un de ses navires au Japon pour porter une lettre du prince d'Orange et fonder une factorerie. Ieyasu autorise alors le commerce hollandais dans l'archipel et l'ouverture d'une factorerie (comptoir commercial) à Hirado en 1609.

C'est la conjonction entre cette situation internationale nouvelle en Extrême-Orient et la situation politique locale japonaise qui aboutit peu à peu au rejet de la présence ibérique dans l'archipel nippon, aussi bien sous sa forme missionnaire que commerciale. Le pouvoir japonais est progressivement en mesure de dissocier les activités marchandes et religieuses des Ibériques au pays du Soleil levant. Les autorités japonaises se montrent particulièrement bienveillantes à l'égard des Hollandais qui permettent d'introduire une concurrence entre les Européens et de baisser le prix d'achat de la soie. Lors de son séjour au Japon en 1609, le gouverneur intérimaire des Philippines, Rodrigo de Vivero, évoque ce point avec Ieyasu. En échange de la venue au Japon de mineurs de la Nouvelle-Espagne, Vivero demande que tous les missionnaires soient autorisés à entrer dans l'archipel nippon, mais également que les Hollandais soient chassés du pays :

[...] Pour conserver l'amitié du roi Philippe, mon Seigneur, Son Altesse [Tokugawa Ieyasu] ne devait pas accueillir dans son royaume des

⁷⁰ Philippe Haudrière, *Les Compagnies des Indes Orientales, Trois siècles de rencontre entre Orientaux et Occidentaux*, Paris, Desjonquères, 2006, p. 34-39.



rebelles adversaires de la couronne royale d'Espagne, comme l'étaient les Hollandais qui s'y trouvaient à présent et qu'ainsi je le suppliais de les chasser.⁷¹

La réponse du *shogun* demeure ambiguë. S'il accepte la venue des missionnaires, il se montre plus évasif sur les Hollandais : « Mais quant à chasser les Hollandais de mon royaume, ce sera difficile pour cette année, parce qu'ils ont ma parole et mon sauf-conduit ; mais que pour l'avenir, il m'est utile de connaître leur mauvais naturel »⁷².

On constate donc que Portugais et Espagnols, unis depuis 1580 au sein de la Monarchie Catholique, se rejoignent dans leur volonté de faire pression sur les autorités japonaises pour chasser les Hollandais des mers asiatiques⁷³. Mais ils se montrent incapables de conjuguer leurs efforts dans ce but. Ce manque de coordination a plusieurs facteurs. *L'Estado da India* portugais connaît alors plusieurs faiblesses dans son organisation qui explique que le commerce en Asie décline dès la seconde moitié du XVI^e siècle. La population portugaise en Asie demeure faible, tandis que le nombre des navires engagés reste insuffisant pour couvrir les mers asiatiques. Enfin, le Portugal tourne de plus en plus ses regards vers sa colonie brésilienne à la fin du XVI^e siècle, où se développe l'économie sucrière⁷⁴. L'abandon relatif des possessions portugaises en Asie facilite les initiatives commerciales des Hollandais. Mais il convient également de prendre en compte les résistances des Portugais à tout projet visant à créer un empire ibérique « intégré » suivant une unique politique de défense de ses possessions et intérêts⁷⁵.

Tous ces facteurs se conjuguent pour signer une perte d'influence des Ibériques au Japon. Or, au même moment, on assiste au renforcement du pouvoir des Tokugawa qui consolident leur pouvoir sur le plan intérieur. Le contrôle du commerce extérieur et de la présence étrangère au Japon devient un enjeu majeur à leurs yeux. Dès lors, missionnaires et marchands ibériques se trouvent confrontés à l'hostilité du pouvoir japonais.

Le rôle des autorités japonaises au tournant du XVII^e siècle : un refus de la mondialisation ibérique ?

Ieyasu a longtemps toléré les missionnaires, car ces derniers lui paraissaient être des intermédiaires essentiels dans les relations commerciales avec les Portugais. Or, les jésuites n'ont plus une position dominante en la matière au XVII^e siècle. La présence de l'Anglais Will Adams auprès du *shogun* a pour résultat d'évincer le jésuite João Rodrigues qui était jusque-là l'interprète officiel de Ieyasu. A cela, il convient d'ajouter que le navire de Macao n'est plus aussi indispensable pour accéder à la soie chinoise : si les Portugais restent les plus grands importateurs de soie au Japon, en 1612, la majorité de la soie est amenée par les autres Européens, mais aussi par les Japonais dont le navire a obtenu le sceau rouge, c'est-à-dire une autorisation officielle pour faire du commerce avec l'étranger⁷⁶. Cette perte d'influence des marchands portugais fragilise sans conteste la position des jésuites, d'autant que Ieyasu se montre de plus en plus méfiant à l'égard des Ibériques, craignant que ces derniers apportent de l'aide aux *daimyô* chrétiens qui se révolteraient contre son autorité⁷⁷. Aussi Ieyasu décide-t-il

⁷¹ Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 188.

⁷² *Ibid.*, p. 189.

⁷³ Voir Geoffrey Parker, *The World is Not Enough. The Grand Strategy of Philip II*, New Haven, Yale University Press, 1998.

⁷⁴ Philippe Haudrère, *op. cit.*, p. 31-33. Voir aussi Frédéric Mauro, *Le Portugal, le Brésil et l'Atlantique au XVII^e siècle (1570-1670)*, Paris, Centre Calouste Gulbekian, 1983.

⁷⁵ Sanjay Subrahmanyam, « Holding the World in Balance... », art. cit., p. 1378.

⁷⁶ Charles Ralph Boxer, *op. cit.*, p. 308-309.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 309.



en 1614 de prendre un édit décrétant l'expulsion des missionnaires et l'interdiction du christianisme.

Cependant, le pouvoir japonais ne peut pas encore se passer des Portugais pour accéder aux richesses de Chine. Ces derniers protestent de l'expulsion des missionnaires, mais les persécutions contre les chrétiens ne remettent pas en cause la venue du Navire de Macao dont les profits sont essentiels pour l'économie de l'empire portugais. Pour autant, les liens ne sont pas complètement coupés, puisque les marchands ibériques continuent de faire rentrer en cachette des prêtres au Japon : le Père Diego de San Francisco révèle ainsi qu'il est arrivé secrètement au Japon en 1625 sur un navire espagnol en provenance de Manille. Les autorités japonaises ne sont pas dupes et procèdent à des fouilles en règle dans la région de Nagasaki, consciente que des prêtres sont cachés par les habitants chrétiens⁷⁸. Ces persécutions des chrétiens sont intimement liées à la volonté du *shogun* de surveiller le commerce et les relations extérieures. Le contrôle du port de Nagasaki par les officiers du pouvoir s'inscrit dans cette logique : le *shogun* Iemitsu fait passer le nombre de *bugyo* (gouverneur) de un à deux en 1634. Ces officiers sont chargés non seulement de contrôler le commerce avec les Européens, mais également de faire la chasse aux chrétiens et de s'assurer qu'aucun prêtre ou objet de culte chrétien n'est introduit au Japon par les Ibériques. Ce contrôle de plus en plus pesant sur le commerce extérieur s'inscrit dans la logique de ce qui a été désigné au XIX^e siècle sous le nom de *sakoku* (littéralement « fermeture du pays »). Plus qu'une volonté de fermer le pays aux influences étrangères, cette politique viserait avant tout à instaurer des prohibitions maritimes⁷⁹. Les Tokugawa ne cherchent pas à couper tous les liens avec les puissances étrangères, mais ils se préoccupent de choisir leurs partenaires commerciaux et de définir les règles des transactions. En instaurant un monopole sur le commerce extérieur, les Tokugawa parviennent à détourner à leur profit les bénéfices d'un fructueux négoce qui auparavant revenaient aux *daimyô* du Kyushu, traditionnellement hostiles à leur pouvoir⁸⁰.

Cette volonté de contrôle se fait au détriment des Ibériques dont la présence n'est plus indispensable et qui refusent de dissocier activités commerciales et activités religieuses. Les attaques des Hollandais contre Manille, puis contre Macao en 1622, même si elles se soldent par des échecs, révèlent les faiblesses des implantations portugaises et espagnoles en Extrême-Orient. En 1624, les Hollandais reçoivent l'autorisation de s'installer à Formose et les marchands de Canton n'hésitent pas à faire du commerce avec ce nouvel établissement. Les Hollandais sécurisent ainsi dans les années 1630 leur approvisionnement en soie chinoise et sont plus à même de répondre à la demande japonaise. Le *shogun*, après s'être assuré que les Hollandais sont capables de fournir la même quantité de soie que les Portugais, n'a plus besoin de la présence de ces derniers. La révolte de Shimabara en 1637, aux accents chrétiens, lui fournit un prétexte supplémentaire pour chasser les Ibériques du Japon. Si la révolte est surtout due à des facteurs économiques (un *daimyô* augmentant les taxes alors que la famine sévit sur son domaine), elle a lieu dans un territoire où l'influence du christianisme a été très forte. La rébellion est écrasée par l'armée du shogunat en 1638, tandis que les Portugais sont expulsés du Japon en 1639, et l'on ne peut que voir une corrélation entre ces deux événements⁸¹. Les Tokugawa éliminent du même coup toute forme de présence ibérique au

⁷⁸ « Relación de la persecución del cristianismo en el Japón por Fr. Diego de San Francisco (1625-1626) », dans *AIA*, tome 1, janvier-février 1914, p. 339-341. Voir aussi l'article de João Paulo Oliveira e Costa, « Le jésuite Juan Batista Baeza et la communauté chrétienne de Nagasaki pendant la persécution des shoguns Tokugawa », *Histoire, monde et cultures religieuses*, 2009/3 n°11, p. 109-130.

⁷⁹ Michael S. Laver, *The Sakoku Edicts and the Politics of Tokugawa Hegemony*, Amherst/New York, Cambria Press, 2011, p. 1. Sur ce sujet, voir également Hidetoshi Kato, « The Significance of The Period of National Seclusion Reconsidered », *Journal of Japanese Studies*, vol. 7, n°1, hiver 1981, p. 85-109.

⁸⁰ Michael S. Laver, *op. cit.*, p. 192.

⁸¹ *Ibid.*, p. 129 et suivantes.



Japon, religieuse ou marchande. Les Portugais finissent donc par payer leurs liens avec les missionnaires et l'association qui est faite par les Japonais entre les Ibériques et le christianisme. Les Hollandais, non prosélytes, les remplacent au Japon et demeurent jusqu'en 1868 les seuls étrangers autorisés à se rendre dans l'archipel nippon.

L'étude de la présence portugaise et espagnole au Japon révèle deux éléments. Premièrement, il n'y a pas de différence dans les objectifs poursuivis par les missionnaires ou les marchands au Japon, qu'ils viennent d'Inde ou de Manille : l'accès aux richesses chinoises et la conquête des âmes japonaises demeurent les buts principaux de la présence ibérique au Japon, indépendamment de toute velléité de conquête de l'archipel nippon. Deuxièmement, les méthodes pour parvenir à ces objectifs diffèrent : la stratégie d'évangélisation des jésuites, fondée en partie sur l'aide fournie par les marchands portugais, est récusée par les franciscains qui refusent de se compromettre dans des activités commerciales. Pour autant, les ordres mendiants ne coupent pas tous les liens avec les marchands de Manille et peuvent à l'occasion faciliter les relations avec les autorités japonaises. Les méthodes commerciales diffèrent également : les ambitions espagnoles visent à intégrer le Japon au sein de la mondialisation ibérique. Elles sont originales dans la mesure où elles proposent de relier les deux « nouveaux mondes » que sont le Japon et la Nouvelle-Espagne, sans passer par la métropole. Mais cette proposition se heurte d'une part à la défense des intérêts des colons de Manille, soucieux de préserver le monopole des relations entre Asie et Amérique et d'autre part au déclenchement des persécutions au Japon. A l'inverse, les Portugais développent leurs activités au Japon essentiellement dans le cadre du commerce en Extrême-Orient, même si des objets de luxe sont envoyés en Europe. Le Japon n'est donc pas une frontière entre les deux empires, même s'il se situe sur la ligne de démarcation du traité de Saragosse. Le Japon est plutôt un espace de contact, ce qui exacerbe les rivalités entre Ibériques dans cette zone.

Cependant, ces modèles religieux et commerciaux concurrents aboutissent tous deux à un échec qui se traduit par l'expulsion des missionnaires et des marchands ibériques au XVII^e siècle. Cet échec est dû à plusieurs facteurs, à commencer par l'incapacité des Ibériques à s'allier pour faire face à la puissance hollandaise, malgré l'Union des deux Couronnes. Le pouvoir japonais joue également un rôle essentiel au tournant du XVII^e siècle en s'affirmant comme la seule autorité capable de négocier avec les puissances étrangères et de décider des règles du commerce extérieur. En expulsant définitivement les Portugais et les Espagnols, le Japon se ferme à la mondialisation ibérique à partir de 1639 ; pour autant, il ne se prive pas complètement de l'accès aux produits asiatiques ou aux connaissances scientifiques européennes. Seul maître du jeu, le Japon trouve dans les Hollandais un allié complaisant qui refuse le prosélytisme pour mieux se concentrer sur les activités commerciales. C'est là un autre modèle de la présence européenne au Japon, refusé par les Ibériques, qui interrompent dès lors les relations avec l'archipel nippon pendant plusieurs siècles.



BIBLIOGRAPHIE

Sources imprimées

- FRANÇOIS XAVIER, *Correspondance 1535-1552*, Paris, DDB, 2005.
- RUIZ-DE-MEDINA Juan, *Monumenta historica Japoniae II, Documentos del Japon, 1547-1557*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1990.
- SCHÜTTE Josef Franz, *Monumenta historica Japoniae I : Textus catalogorum japoniae aliaque de personas domibusque Societatis Iesu in Japonia, informationes et relationes 1549-1654*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1975.
- VALIGNANO Alessandro, *Les Jésuites au Japon*, Paris, DDB, 1990.
- VIVERO Rodrigo de, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, Traduction de Juliette Monbeig, Paris, SEVPEN, 1972.
- WICKI Joseph, *Documenta Indica XIII (1583-1585)*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1975.
- WICKI Joseph, *Documenta Indica XIV (1585-1588)*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1979.
- WICKI Joseph, *Documenta Indica XVII (1595-1597)*, Rome, Institutum Historicum S.I, 1988.

Etudes

- ARCOS Maria Fernanda G. de los, « The Philippine Colonial Elite and the Evangelization of Japan », *Bulletin of Portuguese/Japanese Studies*, n°4, juin 2002, p. 63-89.
- BERNARD-MAITRE Henri, « Les débuts des relations diplomatiques entre le Japon et les Espagnols des îles Philippines (1571-1594) », *Monumenta Nipponica*, vol. 1, janvier 1938, p. 99-137.
- BERRY Mary Elizabeth, *Hideyoshi*, Cambridge/Londres, Harvard University press, 1982.
- BOURDON Léon, *La Compagnie de Jésus et le Japon*, Paris/Lisbonne, Centre Calouste Gulbekian, 1993.
- BOXER Charles Ralph, *The Christian Century in Japan 1549-1650*, Berkeley, University of California Press, 1951.
- BOXER Charles Ralph, *O grande navio de Amacau*, Macao, Fundação Oriente : Museu e Centro de Estudos Marítimos de Macau, 1989.
- CHAUNU Pierre, « Le galion de Manille », *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, 6^e année, n°4, 1951, p. 447-462.
- CHAUNU Pierre, « Manille et Macao face à la conjoncture des XVI^e et XVII^e siècles », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 17^e année, N°3, 1962, p. 555-580.
- CHEN Ching-Ho, *The Chinese Community in the Sixteenth Century Philippines*, Tokyo, The Centre for East Asian Cultural Studies, 1968.



- COOPER Michael, *Rodrigues the Interpreter, an Early Jesuit in Japan and China*, New York/Tôkyô, Weatherhill, 1974.
- CORREIA Pedro Lage Reis, *A concepção de missão na Apologia de Valignano*, Lisbonne, Centro Científico e Cultural de Macau, 2008.
- COSTA João Paulo Oliveira e, « A crise financeira da missão jesuítica do Japão no início do século XVII », dans *A companhia de Jesus e a missão no oriente, Actas do Colóquio Internacional realizado de 21 a 23 de Abril de 1997*, Lisbonne, Brotéria, 2000, p 235-246.
- COSTA João Paulo Oliveira e, « Le jésuite Juan Batista Baeza et la communauté chrétienne de Nagasaki pendant la persécution des shoguns Tokugawa », *Histoire, monde et cultures religieuses*, 2009/3 n°11, p. 109-130.
- COUTO Déjanirah, LACHAUD François (dir.), *Empires éloignés : L'Europe et le Japon, XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, EFEO, 2010.
- GIL Juan, *Hidalgos y samurai : España y Japón en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Editions Alianza, 1991
- GRUZINSKI Serge, « Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres “connected histories” », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 56^e année, N. 1, 2001, p. 85-117.
- GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde*, Paris, Seuil, coll. Points, 2004.
- HAUDRERE Philippe, *Les Compagnies des Indes Orientales, Trois siècles de rencontre entre Orientaux et Occidentaux*, Paris, Desjonquères, 2006.
- HERAIL Francine, *Histoire du Japon des origines à la fin de Meiji*, Paris, Publications orientalistes de France, 1986.
- KATO Hidetoshi, « The Significance of The Period of National Seclusion Reconsidered », *Journal of Japanese Studies*, vol. 7, n°1, hiver 1981, p. 85-109.
- LAVER Michael S., *The Sakoku Edicts and the Politics of Tokugawa Hegemony*, Amherst/New York, Cambria Press, 2011.
- MAURO Frédéric, *Le Portugal, le Brésil et l'Atlantique au XVII^e siècle (1570-1670)*, Paris, Centre Calouste Gulbekian, 1983.
- PARKER Geoffrey, *The World is Not Enough. The Grand Strategy of Philip II*, New Haven, Yale University Press, 1998.
- PHELAN John Leddy, *The Hispanization of the Philippines, Spanish aims and Filipino Responses, 1565-1700*, Madison, The university of Wisconsin press, 1959.
- PROUST Jacques, *L'Europe au prisme du Japon : XVI^e-XVII^e siècle, entre humanisme, Contre-Réforme et Lumières*, Paris, Albin Michel, 1997.
- RODRIGUES Helena, « Local Source of Funding for the Japanese Mission », *Bulletin of Portuguese/Japanese Studies*, n°7, décembre 2003, p. 115-137.
- SCHURZ William L., *El galeón de Manila*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1992
- SUBRAHMANYAM Sanjay, *L'empire portugais d'Asie, 1500-1700*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1999.
- SUBRAHMANYAM Sanjay, « Holding the World in Balance : The Connected Histories of the Iberian Overseas Empires, 1500-1640 », *The American Historical Review*, vol. 112, n°5, décembre 2007, p. 1359-1385.